

D'UN MOIS À L'AUTRE

On prétend que, cette année, l'ouverture officielle de la navigation va se faire huit jours plus tard que l'année dernière, et que, par conséquent, la débacle est plutôt tardive. Ne nous plaignons pas encore. C'est beaucoup plus tôt qu'en 1874, par exemple, alors que le 8 mai il y avait un pont de glace entre Québec et Lévis. Ce pont de glace fut cependant brisé, ce jour-là même, à la marée haute, par des steamers qui avaient eu l'audace de s'aventurer vers le port, voulant y entrer à tout prix. Il s'ensuivit, dans l'après-midi, une débacle formidable, le pont entier, à partir de Cap Rouge, s'étant mis en marche vers Québec. Il entraîna avec lui tout ce qu'il rencontra sur son passage, le long des deux rives : estacades, jetées, quais, goélettes, bateaux de toute espèce. On rapporte que près de cent embarcations de toute nature furent ou détruites totalement ou considérablement endommagées.

Il faut dire que cet hiver de 1874 avait été particulièrement rude et que ce n'est pas sans colère que la glace du fleuve, si bien acclimatée, avait été finalement forcée de déguerpir, sa présence, le 8 mai, devenant absolument anormale. A partir des premiers jours de janvier, le pont de glace, en face de la ville, s'était tenu solide à tel point que pendant janvier et février on le traversait d'une rive à l'autre, en "sleighs", ce qui donna lieu à toutes sortes de manifestations de sports d'hiver qui ne coûtaient pas un sou et qui furent autrement réussies que celles du dernier carnaval. Certains jours, alors que la surface du fleuve se transformait en un vaste miroir, de joyeux groupes de jeunes gens traversaient le fleuve sur patins tout d'une traite. Ou bien l'on organisait sur le miroir de passionnantes courses de chevaux. C'est que le froid sévissait chaque jour et que la neige était rare de même que le vent, excellentes conditions pour la glace qui s'épaississait à croire qu'elle allait finir par atteindre le fond.

Bref, le 8 mai 1874, le spectacle du fleuve chargé d'une solide carapace était d'autant plus étrange que sur les deux rives, et en particulier, dans la ville, il n'y avait plus la moindre trace de neige et que l'on circulait dans les rues, depuis les derniers jours d'avril, en véhicules d'été.

Ce ne fut pas là encore le record de la débacle tardive, puisque ce record est consigné dans les annales du fleuve au 9 mai 1864 alors que ce jour-là la glace était encore devant Québec. Les canots traversiers éprouvaient, ce jour-là encore, de grandes difficultés à traverser d'une rive à l'autre. Ce fut à cette occasion que l'on permit à un certain capitaine Le Breton de tenter une expérience qui ne réussit pas et que l'on ne répéta plus. C'était d'essayer le contraire de ce que font aujourd'hui nos brise-glaces. Ces derniers ont pour mission de désagréger les banquises et de les éparpiller un peu partout, d'empêcher qu'elles ne se soudent les unes aux autres. Le capitaine Le Breton

avait pensé, lui, à former une sorte de pont artificiel en liant ensemble au moyen de fortes chaînes les larges blocs de glace qui erraient devant la ville au gré des courants. Les chaînes ne résistèrent pas à cause du violent mouvement qu'imprimait la marée aux blocs de glace.

Voilà tout de même des débacles tardives. Il est vrai qu'en 1864, pas plus qu'en 1874, les brise-glaces étaient là qui faisaient l'œuvre du soleil printanier.

*

* *

La dernière statue qui fut installée dans l'une des niches de la façade de l'Hôtel du Gouvernement à Québec fut celle, on s'en souvient, de Pierre Boucher de Boucherville, sieur de Grosbois, premier gouverneur de Trois-Rivières, lieutenant général du Grand Sénéchal de la Nouvelle-France en la Sénéchaussée de cette ville, puis juge royal, ancêtre de plusieurs des plus illustres familles canadiennes-françaises qui se répandirent non seulement sur toute l'étendue du Canada, mais aussi dans la Louisiane par alliance avec la famille de Muy originairement canadienne.

Or, voici, nous apprend une dépêche, que l'aïeul de tant d'honorables familles, qui s'est couvert des lauriers de la gloire humaine, en particulier par sa valeureuse défense de la citadelle trifluvienne au mois d'août 1653, est, de nouveau dans l'actualité, mais, cette fois, en France, notamment dans sa ville natale Mortagne-au-Perche où l'on vient de décider de choisir sa noble figure et quelques-uns de ses beaux gestes dans l'épopée canadienne-française comme sujet d'un vitrail de l'église de Notre-Dame de Mortagne, vitrail que l'on a confié au peintre verrier Louis Barillet qui occupe présentement une place enviable dans la jeune école française d'art religieux.

Et voilà comment, dans un humble coin de la France moderne, l'art chrétien et l'histoire religieuse du Canada Français à laquelle voilà deux ans, l'un des plus grands écrivains catholiques de France, M. Georges Goyau, consacrait un volume puissamment intéressant, se trouvent mêlés.

Assurément, les familles canadiennes issues de l'illustre branche de Boucherville se réjouiront de l'honneur qui, du village de Mortagne-au-Perche, rejaillit sur elles. Ces familles, nous venons de le dire, sont nombreuses partout en Amérique ; ce sont les familles Boucher de Montarville, de Verchères, de LaBruère, de la Périère, de la Broquerie, de Montizambert, etc. Toutes ces familles ont eu leurs gloires. Au sujet de la dernière de celles que nous venons d'énumérer, rappelons que la cathédrale anglicane de Québec, qui occupe le coin de terrain habité le plus ancienne du Canada, faisant partie du Rond-de-Chênes, tout près du Château Frontenac, possède un obélisque en marbre